

«Si Pescatore était un véhément, Metzler dépassa toutes les bornes . . . Je sais qu'il avait accumulé pendant des semaines de la matière inflammable; depuis trop longtemps il avait dompté sa fougue et sa colère. Et maintenant tout cela explosait. C'était une diatribe sans mesure. Le président Hemmer se vit obligé de protester avec la dernière énergie.

«Victor Thorn, dans un discours vibrant, défendit la Grande-Duchesse et protesta contre les attaques envers la personne de la Souveraine.

«Schiltz fit un de ses discours stupides et déplacés. Il est vrai que Pescatore, en attaquant l'Église et en rabâchant les clichés libéraux sur la liberté de conscience, le Syllabus etc, l'avait provoqué, mais Schiltz aurait mieux fait de se taire.

«Après que Pierre Dupong . . . eut déposé un ordre du jour de confiance ce fut le tour de Robert Brasseur. Son exorde constituait une énormité. Le discours n'était pas sans habileté, cependant tout cela sonnait faux.

«La position de ces messieurs était fâcheuse . . . Une de leurs grandes maladresses furent les attaques contre le Gouvernement Loutsch. Ils l'arrangeaient de la plus belle façon. Rien de mieux. Mais à quoi bon? . . . N'étant pas la majorité, ils ne peuvent pas décréter sa mise en accusation. Dans ces circonstances ils devraient s'abstenir d'attaquer ce ministère jusqu'après les élections nécessitées par la vacance de Le Gallais et de la miëne. Ensuite pourquoi attaquer la Grande-Duchesse, s'ils déclarent accorder un vote de confiance à ses ministres? . . .

«Quelle singulière séance! . . . J'étais condamné à l'impassibilité. J'observais impartialement, sans parti pris. Je partageais beaucoup d'idées, notamment celles sur le ministère Loutsch, sur les illégalités, sur la dissolution désastreuse de la Chambre; j'aurais compris qu'on attaquât la Grande-Duchesse, mais je n'aurais jamais cru qu'on pût être assez aveugle pour se précipiter la tête avant dans l'abîme qui s'ouvrait devant soi . . .

«Lorsque je croyais comprendre qu'on insinuait que j'aurais dû refuser d'entrer dans la combinaison, je répliquai que je les forcerais de se prononcer ouvertement . . . que je ne souffrirais pas qu'on allât m'accuser derrière mon dos. Personne ne bougea. A la sortie de la Chambre, les conversations étaient très animées. Nous assistions à la débandade du parti libéral, à la désagrégation de la Gauche. Je dis à ces messieurs qu'ils avaient merveilleusement fait les affaires des cléricaux et qu'aux prochaines élections ils en verraient le résultat.

«Après la séance, nous nous rencontrâmes au parloir du Gouvernement. Mes collègues étaient désemparés . . . M. Thorn surtout était affecté . . . et tout malheureux. Il se rendit au Palais . . . où il trouva une Souveraine qui n'était certainement pas charmée de ce qui était arrivé, mais qui semblait prendre la chose en bonne part, contente qu'on voulût accorder la confiance au Gouvernement.

«Quant à moi, je ne m'étonnais pas outre mesure; j'étais seulement écoeuré que les libéraux fissent montre d'un cynisme révoltant à mon égard. Ils n'avaient pas le courage de le dire, mais ils laissaient deviner que